

DES MONTAGNES DE QUESTIONS
STÉPHANIE LUX

Délaissant les grands axes, j'ai pris la contre-allée

A. Bashung et J. Fauque

*Paradoxalement, les institutions devraient garantir le droit
à la fragilité des individus. Le droit, en somme, de ne pas
renoncer à sa propre humanité...*

Roberto Scarpinato

Vous avez entre les mains la **première impression**
de *Des montagnes de questions*, et nous vous en remercions.

© (éditions) La Contre Allée (2024)
Collection CONTREBANDE

DES MONTAGNES DE QUESTIONS

STÉPHANIE LUX

Pour Sophie

The world is in my head.
My body is in the world.
Paul Auster

Des montagnes de questions : clin d'œil au nom de cette maison et aux paroles de Bashung, fragile métaphore d'une vie de traductrice à l'équilibre incertain, aux sommets relatifs, d'une pratique où aucun choix ne saurait rien résoudre définitivement. Où chaque phrase, sans cesse, est à remettre sur le métier.

J'écris au féministe générique, en transclasse et transfuge de langue, en étrangère invisible, berlinoise blanche cisgenre, en travailleuse indépendante précaire et privilégiée, mère séparée, ex-hétéra. J'écris en lesbienne, avec en moi toutes celles qui m'ont inspirée, ouvert les bras, *parlé comme si je savais*¹.

1. Noémie Grunenwald, *Sur les bouts de la langue. Traduire en féministe/s*, Lille, La Contre Allée, 2021, p. 17.

QUESTION DE TIMING

Janvier 2024. J'ai commencé l'écriture de ce texte il y a un peu plus d'un an, entre deux contrats, deux tomes d'une aventure particulière : ma première traduction littéraire de l'anglais. Trois fois cinq cents pages de queer fantasy proposées par un éditeur, un travail de commande qui m'a donné l'occasion de réfléchir différemment à ma pratique du métier.

Je suis traductrice littéraire de l'allemand depuis 2004. Pourtant, depuis une dizaine d'années, il m'arrive aussi de traduire des textes de l'anglais pour des catalogues ou des livres d'art, comme un pas de côté vers une autre discipline, une dispersion bienvenue. La *Chronologie* de David Hockney, livre illustré dans lequel l'artiste revient sur son parcours et le cheminement de sa pratique année après année, a ainsi coloré le décor de mon hiver 2020².

2. *David Hockney, Une chronologie*, sous la direction de David Hockney et Hans Werner Holzwarth, avec Jean-Pierre Gonçalves de Lima, texte de Lutz Eitel, Cologne, TASCHEN, 2021.

Mais je n'avais encore jamais traduit de littérature de l'anglais et ne me sentais pas légitime à le faire : je n'ai pas étudié l'anglais, jamais vécu dans un pays anglophone... je me disais que certaines références culturelles allaient forcément m'échapper. J'avais peur, aussi, d'être trop préoccupée par la langue allemande, qui est celle dans laquelle je vis depuis vingt ans.

Un jour qu'un éditeur me proposait un texte allemand dont la traductrice avait dû se désister, j'apprends au détour de la conversation qu'il y a également un contretemps avec un recueil d'essais de Siri Hustvedt, et m'entends dire que si ses collègues cherchent toujours quelqu'une pour la traduire... Surprise : on ne m'avait pas attendue pour traduire Siri Hustvedt. En revanche, il a entendu cette envie de traduire de l'anglais et, quelques semaines plus tard, il me proposait le premier tome d'une série de fantasy imaginée par une jeune autrice néo-zélandaise, Tamsyn Muir, qu'un blurb en couverture présentait comme suit : *Des nécromanciennes lesbiennes explorent un palais gothique hanté dans l'espace !*³

3. « Lesbian necromancers explore a haunted gothic palace in space! », blurb de Charles Stross pour *Gideon the Ninth*, de Tamsyn Muir, New York, Tor.com, 2019 (ma traduction).

Pour une première, c'était un peu fort, d'autant que je n'étais pas précisément une spécialiste de fantasy. La machine à doutes a démarré au quart de tour. Est-ce que ce n'était pas un peu fou ? Est-ce que j'allais tenir la distance ? Est-ce qu'il y avait dans cette proposition une part de provocation, parce que je venais de refuser deux textes de suite, de vieux auteurs germanophones que je ne me voyais pas défendre ? Il faut dire que j'ai eu la chance, ces dernières années, de traduire presque uniquement des textes que j'ai moi-même choisis, dont l'essai de Stephanie Haerdle sur l'éjaculation féminine⁴, le texte d'Angela Lehner paru dans un recueil sur les violences faites aux femmes⁵, et deux romans de Christine Wunnicke, dont l'un m'a valu le Prix Nerval-Goethe⁶. J'ai envie de continuer à faire découvrir de (jeunes) autrices. J'ai l'espoir de pouvoir continuer à choisir, et de faire coïncider de plus en plus mes convictions et les textes que je traduis. J'ai pris des positions ouvertement féministes sur les réseaux sociaux et, les frontières entre vie privée et professionnelle y étant relativement floues, mon

4. Fontaines, *Histoire de l'éjaculation féminine de la Chine ancienne à nos jours*, de Stephanie Haerdle, Montréal, LUX Éditeur, 2021.

5. *Signes*, d'Angela Lehner, in : Nathalie Masduraud, Valérie Urrea (dir.), *H24 – 24 heures dans la vie d'une femme*, Paris, Actes Sud / ARTE éditions, 2021

6. Christine Wunnicke, *Katie et Le Renard et le Dr Shimamura*, Paris, Chambon, 2018 et 2019.

enthousiasme de jeune dyke ne devait pas avoir échappé à grand monde parmi mes contacts... Cette proposition cochait la case jeune autrice, je cochais la case queer : peut-être, tout compte fait, que l'idée de me confier ce texte n'était pas si folle que ça.

J'ai accepté cette traduction de l'anglais. Et compris ce qu'avait pressenti mon éditeur : le métier, au fond, restait le même. Il s'agissait toujours d'écrire un texte en français à partir d'un texte en langue étrangère. Je ne partais pas de zéro, mon expérience de traductrice de l'allemand me servirait. Si j'avais des questions de compréhension, je pourrais toujours les poser à mes collègues ou à l'autrice. Je pouvais même consulter la traduction allemande, déjà parue, pour m'orienter un peu. Et puis... le genre lui-même me donnait une certaine liberté. L'épopée est située dans un décor caustique et déliquant, et il fallait absolument que l'humour survive au processus de traduction, mais on n'exigerait pas de moi la même précision que pour un texte plus classique ou très littéraire car *l'enjeu n'[était] pas vraiment la langue, c'[était] d'arriver à fabriquer un monde, un univers, avec des rebondissements*⁷. C'était peut-être la porte d'entrée parfaite dans une

7. Entretien avec Agnès Desarthe dans la rubrique « Ils écrivent, ils traduisent » de la revue Translittérature, n° 49, printemps 2016, p. 46.

nouvelle langue de travail. D'autant que mes doutes me servaient, m'obligerait à vérifier plus de mots, à me poser plus de questions. Je me suis efforcée de composer un texte français aussi vivant et rythmé que le texte de départ. Avec la peur de décevoir les fans car la série est un énorme succès (avec fan art, blogs et forums consacrés à son univers, cosplay... c'était la première fois qu'une de mes traductions était aussi attendue) ; avec des scrupules envers d'autres traducteurices de l'anglais plus expérimentées que moi. Les échos positifs de libraires et les retours de lecteurices, notamment sur les réseaux sociaux, ont apaisé les plus gros doutes : *Gideon*, puis *Harrow la Neuvième* ont été très bien accueillis⁸. J'espère qu'il en sera de même pour *Nona* (et enfin, puisqu'un quatrième tome est en cours d'écriture, pour *Alecto*).

Cérébralement, cette première expérience de traduction littéraire de l'anglais a été assez surprenante. Peut-être en raison des codes stylistiques du genre (l'abondance d'adjectifs ou les longues scènes de combats, particulièrement difficiles à chorégraphier en mots), mais peut-être aussi en raison de l'anatomie de la langue (car j'avais déjà eu cette

8. *Gideon la Neuvième*, de Tamsyn Muir (Actes Sud) a remporté le prix Elbakin.net 2022 du meilleur roman de fantasy adulte en traduction.

impression avec les textes d'art), je me suis rendu compte qu'il me faut une étape de travail supplémentaire avec l'anglais, qu'un processus de reformulation plus important est nécessaire, que malgré mon expérience de la traduction, j'arrive moins directement à un texte lisible qu'en partant de l'allemand, ma première langue étrangère.

QUESTION D'ORIGINES

On me demande souvent d'où je viens. Je réponds de Lorraine. On me demande alors invariablement si je parlais allemand à la maison. Non. J'ai appris l'allemand à l'école. En première langue étrangère, au collège dès la 6^e, ce qui se faisait à l'époque pour être dans une bonne classe. Malgré mes bonnes notes, en terminale, je ne connaissais toujours pas les déclinaisons. Le prof avait écrit en rouge sur une de mes copies : « ein rotes Auto, das rote Auto, in *einem roten* Auto ». Il avait l'air assez agacé que je ne sache toujours pas qu'au nominatif, la marque du cas était soit sur l'article défini, soit sur l'adjectif lorsque l'article était indéfini, mais pas les deux, et que je confonde encore les terminaisons de l'accusatif et du datif. Le déclic est arrivé plus tard. Un jour, je ne sais pas pourquoi, j'ai retenu ces règles de grammaire. Je vis à Berlin depuis 2004. Je parle allemand tous les jours. Mais je fais encore des erreurs,

surtout quand il s'agit de choisir entre *der* et *das*, les articles masculin et neutre.

C'est vaste, *de Lorraine*, c'est vague, mais souvent, préciser ne sert à rien : à part aux fans du jeune Lavilliers, *la vallée d'la Fensch ma chérie*, avec ses usines et ses hauts-fourneaux, n'évoque pas grand-chose. Ça a sans doute un peu changé avec le documentaire *La Promesse de Florange* ; et depuis le Goncourt de *Leurs enfants après eux*, qui fait de la vallée sidérurgique un décor de roman, les gens situent de mieux en mieux⁹. Lorsqu'ielles ont lu le livre, je peux leur dire voilà, je viens de là. Ma chambre d'enfant avait vue sur l'usine. J'avais la chance de partir en vacances, mais je me rendais compte au retour que je vivais toute l'année dans une atmosphère terriblement polluée. Dans les années 1990, on ne peut pas dire que la *vallée des anges* était particulièrement attractive. Faire des études, c'était forcément partir (vers Metz, Nancy ou Strasbourg ; Paris pour les plus audacieux-ses) et j'avais hâte de partir. Un peu honte de venir de là, aussi. Et plus tard, évidemment, j'aurai honte d'avoir eu honte.

9. Bernard Lavilliers, « Fensch vallée » sur l'album *Les Barbares*, Barclay, 1976 ; *La Promesse de Florange*, documentaire d'Anne Gintzburger et Franck Vrignon, Chasseur d'étoiles, 2013 ; Nicolas Mathieu, *Leurs enfants après eux*, Arles, Actes Sud, 2018.

Là d'où je viens, mon métier actuel n'existait pas. Sa possibilité m'est donc apparue tardivement. La légende familiale me veut petite fille sage comme une image, disant vouloir travailler dans les livres. Mais sans idée précise. Bien incapable de me projeter dans un avenir. Première de la classe mais en section L et dans un lycée qui allait être classé ZEP. Bonne élève mais dans une prépa de province. Personne ne m'a empêchée dans mes choix, j'ai pu faire ce que je voulais. Mais l'horizon de mes études littéraires se résumait à Normale Sup' (aussi prestigieux qu'inaccessible), l'agrégation (le rêve de ma mère) ou, en tout cas, un concours d'enseignement. Dans mon entourage, personne pour me faire entrevoir qu'autre chose était possible. Dans ma famille, mon frère et moi sommes la première génération à avoir fait des études.

L'un de mes grands-pères a été déporté politique, l'autre Malgré-nous. Ils sont morts depuis longtemps. Mes grands-mères aussi. D'elles et eux, comme de mon père, ne me restent que quelques photos, des souvenirs qui s'effilochent. Des vies résumées en quelques lignes. Pour eux, des noms de métiers inusités comme traceur sur verre, des emplois pénibles aux abattoirs ou à la scierie ; pour elles, des boulots provisoires, femme de ménage aux

bains-douches ou tenancière du café du cinéma. Comme des milliers de Mosellans, mon grand-père maternel, né en 1925, a été enrôlé de force dans la Wehrmacht et envoyé sur le front de Norvège. Il est mort en 1973 ; je ne l'ai pas connu. Mon grand-père paternel, né lui aussi en Moselle, mais en 1909, a appris à lire et écrire en allemand. Résistant communiste, il a été interné au fort de Metz-Queuleu, avant d'être déporté au camp de Natzweiler-Struthof, puis à Dachau. Il est mort en 1999. Il nous a parlé des camps, à mon frère et moi. Mais comme chez les grands-parents paternels de la traductrice et autrice Corinna Gepner, *aucun ressentiment, jamais [...] à l'égard de l'Allemagne. Pour eux, les nazis n'ont jamais été les Allemands*¹⁰. Il leur arrivait même, à ma grand-mère et à lui, de parler allemand ensemble à la maison.

Je ne sais pas vraiment pourquoi j'ai choisi cette langue. Jusqu'en prépa, où l'enseignement est pluridisciplinaire, comme au lycée, je n'avais aucune idée précise de ce que je ferais plus tard. J'avais de bonnes notes en version allemande, et j'aimais ce premier exercice de traduction. En philo, c'était plus compliqué. En lettres, depuis le lycée, ça m'embêtait

10. Corinna Gepner, *Traduire ou perdre pied*, Lille, La Contre Allée, 2019, p. 49.

un peu de commenter les textes. Je préférerais lire à analyser. L'anglais restait ma deuxième langue, l'histoire-géo m'intéressait, mais je ne me voyais pas continuer à l'étudier. J'ai fini par prendre option allemand en khâgne. Sans trop savoir ce que j'en ferais, mais déjà, secrètement, en n'ayant pas trop envie de devenir prof.

À l'époque, ma mère est secrétaire du proviseur d'un lycée technique. Mon frère et moi vivons avec elle. Pendant les vacances scolaires, elle a le droit d'emporter à la maison le petit ordinateur Macintosh sur lequel elle travaille au bureau. Je me souviens d'un jeu de mah-jong, et vaguement d'un programme de traitement de texte. C'est grâce à elle que j'ai envoyé un dossier pour aller en prépa. Elle a plus d'infos sur les cursus universitaires que la plupart des autres parents, et une fascination pour les études supérieures qu'elle-même n'a pas pu faire. Mon père, employé municipal (contremaître aux ateliers, puis placardisé à la mairie), ne comprend pas grand-chose à nos études, ni apparemment à quoi bon en faire. Il nous prédit, à mon frère et moi, qu'on sera *bardés de diplômes et au chômage*.

Ma mère lit beaucoup, il y a donc pas mal de livres à la maison. Mis à part quelques classiques, dont Zola, *Pot-Bouille* ou *Au bonheur des dames* que je

lis moi aussi (mais peut-être parce qu'ils étaient au programme à l'école), on trouve sur les étagères de l'entrée surtout des romans contemporains. Je me souviens de Djian que je lis vaguement en cachette (il y a quand même pas mal de scènes de cul) et de Labro qui m'emmène avec lui *Un été dans l'Ouest*. Je me souviens des *Cornichons au chocolat* écrit par une certaine Stéphanie (un pseudonyme... de Philippe Labro). Il y a aussi pêle-mêle les *Nouveaux contes de la folie ordinaire* de Bukowski¹¹. La saga Malaussène de Pennac. Des *San Antonio. Les Frustrés* de Bretécher, mais surtout *Agrippine* et ses merveilleuses trouvailles linguistiques (*la meurh* pour la mère, *ça m'esclave* ou *ça me prend vapeur* pour la mauvaise humeur). Les BD de Franquin (qui sont à mon frère), *Gaston Lagaffe* et ses *M'enfin !?*, et plus tard les *Idées noires*, glauques mais tellement cocasses. Ma mère m'emmène aussi régulièrement à la bibliothèque. J'aime y passer du temps et emprunter plein de livres à la fois. Ce sera d'ailleurs un de mes premiers boulots d'été : l'année de mes dix-huit ans, je travaillerai un mois à la bibliothèque municipale de Serémange-Erzange.

Très jeune, en sixième, je me souviens d'avoir emprunté au CDI du collègue *Quand j'avais cinq*

11. Traduit de l'anglais par Léon Mercadet, Paris, Le Livre de Poche, 1985.

ans je m'ai tué, de Howard Buten¹². Et que la mode était aux tragiques récits anonymes : mon frère avait *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée...*¹³ (*Wir Kinder vom Bahnhof Zoo* en VO) au programme de français de 4^e, tandis que je me plongeais dans *L'Herbe bleue, journal intime d'une jeune droguée*¹⁴. Je me souviens aussi d'avoir beaucoup lu, adoe, les *whodunnits* d'Agatha Christie et les romans d'horreur de Stephen King, que je posais à l'envers, par terre à côté de mon lit, pour ne pas risquer de voir la couverture si je me réveillais en pleine nuit. Pas mal de littérature *de genre*, donc. D'écritures hautes en couleur aussi, comme les premiers romans d'Amélie Nothomb, ou les *rompol* de Fred Vargas, avec ses enquêteurs historiens Marc, Mathias et Lucien, les *Évangélistes*, et le commissaire Adamsberg, décrit par ses collègues comme un *pelleteur de nuages*.

Apparemment, les gens qui disent beaucoup de *gros mots* ont un vocabulaire particulièrement

12. Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Carasso, Paris, Le Seuil, 1987.

13. Traduite de l'allemand par Léa Marcou, Paris, [Mercure de France, 1981], Gallimard (Folio), 1983.

14. *Go Ask Alice* en VO, récit entre-temps attribué à Beatrice Sparks, traduite de l'anglais par France-Marie Watkins, Paris, [Presses de la Cité, 1972], Pocket, 1989.

riche¹⁵. En reconstituant la trame de mes premières lectures, je prends la mesure des ressources de la bibliothèque maternelle. De l'ouverture qu'elle a constituée. Plutôt que de me cantonner à la grande littérature, aux classiques. J'aime les dictionnaires et lexiques en tout genre. Je consulte régulièrement le *Bob*¹⁶, je traduis beaucoup avec le dictionnaire de synonymes du CRISCO¹⁷. J'aime manier les mots, les voir évoluer en contexte, les détourner, aussi. Cette évidente curiosité pour le vocabulaire, cette envie d'élargir sans cesse ma gamme, je la mets en parallèle avec l'adaptabilité des transclasses¹⁸. Qui explique également, je crois, ma sensibilité exacerbée pour les niveaux de langue en traduction.

L'intimidante bibliographie qui nous est distribuée à la rentrée d'hypokhâgne est une liste prescriptive de classiques, œuvres littéraires et bouquins de

15. Voir «L'utilisation régulière de "gros mots" est-elle un signe d'intelligence ?», par Brice Louvet, sciencepost.fr, 6 février 2017. L'article fait état d'une étude menée par des psychologues du Marist College à New York allant dans ce sens : les gens qui connaissent le plus d'injures sont aussi ceux qui maîtrisent le mieux la langue anglaise.

16. Le Bob, dictionnaire d'argot, du français familier et populaire, consultable via languefrancaise.net.

17. Le Dictionnaire Électronique des Synonymes du Centre de Recherches Inter-Langues sur la Signification en Contexte de l'Université de Caen Normandie : crisco4.unicaen.fr.

18. Voir Chantal Jaquet, *Les transclasses ou la non-reproduction*, Paris, PUF, 2014.

philo sur laquelle, contrairement à la plupart de mes camarades, je ne peux pas cocher grand-chose. Avec une amie rencontrée dans les tout premiers jours on dira pour rire que cette liste nous occupera jusqu'en 2020 (nous sommes alors en septembre 1996). C'était sans doute un peu exagéré, car je la lâcherai avant, cette biblio, mais je vais mettre un moment à assumer d'avoir des lacunes et oser revenir vers ce que j'ai envie de lire. Des romans contemporains, surtout.